

Contes et légendes de notre Pays de Joux – 19 – Pâques fleuries, de Julie Meylan (Gazette de Lausanne, du 27 mars 1932)

Quand il naquit, les cloches sonnaient matines, les cigales chantaient à tue-tête dans le pré entre les deux oliveraies, et l'aurore pascale faisait rougeoyer les petites fenêtres du « mas » rustique. Un premier rayon de soleil s'arrêta bientôt sur le bord de la croisée puis, s'enhardissant, il bondit dans la chambre basse, fit risette à la crédence où s'alignaient les cuivres bien fourbis et s'arrêta enfin sur le berceau où dormait le nouveau-né. Là, il demeura longuement, chatouillant le nez rouge et les menottes grassouillettes de l'enfant.

- Voyez-vous le miracle ! fit Miron, la vieille nourrice. C'est toujours un bon présage quand la lumière vient à la rencontre de ceux qui entrent dans le monde ! Celui-ci sera, pour sûr, un de ceux qui comprennent les mystères du vent qui passe et de la source qui chante...

La vieille Miron, un peu sorcière et habile rebouteuse, était une de ces simples qui, ayant songé durant toute la vie aux grands problèmes de la nature, avait fini par en résoudre plus d'un ; aussi accueillait-on ses prophéties avec autant de révérence que si elles eussent été paroles d'Évangile.

- Crois-tu, Miron, qu'il sera un brave homme ? demanda la jeune mère d'une voix dolente.

- Ceux que la lumière de Pâques a ondoyés sont toujours des honnêtes gens, répondit la vieille femme d'un ton sentencieux. Ne crains rien pour lui, ma mie Guiton.

- Eh bien ! fit le père Anselme, c'est l'essentiel ; pour cette assurance, rendons grâces.

Alors, près de la barcelonnette, l'homme et ses deux compagnes se recueillirent un moment, tandis que, par la croisée ouverte, entraient le parfum des oeillets et des premières roses. Or ce fut ainsi que le petit Michel Delacque vit pour la première fois les joyeuses Pâques fleuries.

En ce temps-là, le bon roi Louis venait de partir pour la Croisade et, dans tous les oratoires de France, on priait pour ceux qui guerroyaient là-bas contre les infidèles. Chaque province avait fourni son contingent de pieux combattants et la Provence n'était pas restée en arrière. Maintenant, plus d'une chaumière manquait d'hommes, et c'est pourquoi la mère de Michel se voyait contrainte à diriger le domaine et à veiller sur tous les travaux des champs. La gaîté du pays semblait morte ; on ne songeait plus qu'aux absents et les vieillards, harassés par des besognes trop pénibles pour leurs épaules rhumatisantes, se tassaient, plus voûtés et plus mornes que jamais. Quand on se rencontrait sur la grand' place, au lieu de parler du temps ou de la vendange, ainsi qu'il est coutume en Provence, on s'interrogeait avec anxiété – Avez-vous des nouvelles ? - Non, hélas !... Pourvu qu'ils reviennent !... Ce refrain, lugubre comme une obsession angoissée, remplaçait tout autre discours.

Pourtant, malgré ce gros souci, les cigales continuaient à chanter et, quand vint le renouveau, les pêcheurs, selon l'usage, allumèrent au bout de leurs rameaux la petite flamme rose de leurs corolles parfumées. Puis, chez les Delacque, il y avait Michel.

Dès qu'il avait pu faire quelques pas, on le vit errer dans le courtil, se recueillir, extasié, devant un papillon sortant de sa chrysalide et, avec une voix de tête, moduler des airs pour faire concurrence aux alouettes.

- Tu vois, faisait alors la vieille Miron, je te l'avais bien dit, ma mie Guiton, le petit sera ménestrel.

- Oh ! répondait sa mère en soupirant, ne devra-t-il pas rester ici pour m'aider au domaine ? Que deviendra le « mas » si Michel s'associe aux jongleurs ? C'est un métier qui laisse vides la huche et le cellier.

Mais la vieille Miron grommelait :

- Ma fille, tu es dans l'erreur ; on ne peut rien changer au destin. Accepte celui qui viendra et laisse chanter l'enfant. S'il n'est point ménestrel, il deviendra un de ceux qui répondent aux offices sous les voûtes des chapelles.

Et Guiton n'osait plus rien dire.

Six fois déjà, le printemps avait égrené sur la Provence la magie de ses enchantements, depuis que Michel avait fait son entrée au « mas ». Maintenant le bambin, fort et grand pour son âge, rendait déjà cent petits services, et sa tâche principale consistait à mener les chèvres à la montagne. Un soir, comme il rentrait avec son petit troupeau, il trouva, dans le courtil, assis sur le banc en poirier, Roland le ménestrel et Baptiste, le père blanc du couvent des Biaux. Ils s'étaient invités pour le souper et, tandis que Guiton préparait l'omelette, les deux hommes devisaient en regardant s'éveiller les étoiles.

- Salut petiot ! cria Roland. Viens t'asseoir un moment.

Ce disant, il retirait son luth pour faire place au gamin. A peine effleurées, les cordes vibrèrent doucement, comme si l'instrument eut voulu, à sa manière, prendre part à la conversation.

- Oh ! mon Dieu, fit le gamin en joignant ses mains gercées, votre luth soupire ! Il est triste ! Entendez-vous, Roland ?

Le ménétrier se mit à rire :

- Tu te trompes, gamin : le luth ne sent rien ; il n'a point d'âme ! Ce sont mes doigts qui le font parler.

- Comme c'est dommage ! murmura l'enfant avec un ton de regret. Je croyais qu'il avait une âme. Alors, pour être ménestrel il faut seulement savoir aligner des mots et pincer des cordes ?

Roland se mit à rire de plus belle.

- Mon pauvre innocent, quelles idées folles tu as ! Trop d'imagination ne sert à rien, dans la vie.

Le gamin ne répondit pas mais se tournant vers le religieux des Biaux :

- Et les cloches, père Baptiste, demanda-t-il, chantent-elles comme le luth sans avoir rien à dire ?

Pour un instant le vieillard oublia son rosaire et, passant sa main dans les boucles épaisses du petit, il expliqua :

- Ce n'est pas la même chose, Michel ; elles parlent pour consoler et parler du ciel...

A ce moment Guiton, qui avait achevé ses apprêts, appelait à table. Ce qui mit fin à la discussion. Mais le soir, en se couchant, Michel expliquait :

- Tu sais, mère, puisque le luth du ménestrel ne dit pas la vérité, je n'irai pas avec les jongleurs. Si le père revient en bonne santé de la croisade, j'aimerais entrer au couvent des Biaux.

Avec un mouvement de tête affirmatif, Guiton traça sur la poitrine de son enfant un grand signe de croix, C'est ainsi que fut conclu le contrat entre le petit chevrier et l'ordre des Prémontrés.

Le temps, qui effeuille les saisons, a ramené au pays les gens de la Croisade et Guiton a eu la joie de revoir son mari. Ainsi, fidèle à son vœu d'enfant, Michel est venu au couvent des Biaux. Les Pères s'adonnent à la culture ; ils défrichent, plantent et transforment ce district sauvage et rocailleux en un véritable paradis. Le père Michel est un des plus habiles jardiniers de la communauté ; personne ne sait comme lui enter un rosier ou tailler une vigne. Les longues heures de travail en plein soleil le ravissent et il écoute, avec un plaisir toujours renouvelé, le rythme secret des germinations obscures et des floraisons exubérantes. La vieille Miron ne s'était pas trompée et ses yeux clignotants avaient su déchiffrer les pages du livre éternel où sont inscrites les destinées. Sous sa robe de moine, le père Michel avait une âme de poète.

Cependant, à mesure que les jardins prospéraient sous ses soins entendus, il devenait mélancolique et préoccupé.

- Qu'as-tu, mon fils, demanda un jour le prieur.

- Ah ! Je suis tourmenté.

- Je le vois bien, mon fils ; ne peux-tu m'en dire la raison ?

- C'est à cause de l'idolâtrie...

- L'idolâtrie !... Que signifient ces mots ? Te ferais-tu donc de fausses divinités.

- Hélas !

- Où sont-elles ?

- Un peu partout ; ce sont les fleurs mi closes au jardin, les feuilles nouvelles de l'oliveraie, la chanson des brins d'herbe sous la brise, que sais-je encore ? Toutes ces merveilles m'enchantent si fort que, parfois, j'oublie trop leur Créateur.

Le prieur eut un air grave.

- Pour résister à cette tentation, mon fils, il n'y a qu'un moyen ; il faut t'éloigner. Dès demain, apprête-toi à quitter les Biaux et la douce terre du Midi.

Pour ta pénitence, tu iras défricher la montagne, là-bas, dans le Jura, à la Joux-Noire.

La Joux-Noire est une de ces hautes vallées que le Jura creuse entre de longues croupes monotones. Des sapinières descendent des crêtes et s'arrêtent à quelques jets de pierre du lac, ménageant une étroite bande de terrain cultivable. Quelques maigres champs de luzerne, des carrés de choux étiqes, une ou deux chènevières, composent les biens du couvent. Pas la moindre plate-bande fleurie ; ce cadre austère convient au couvent, solide construction accroupie au bord de l'eau. A peine si de temps à autre une mésange vient sauter sur les saules rabougris de la grève, puis effrayée sans doute de son audace, elle prend son vol et retourne au nid caché au fond de la forêt. Triste pays de montagnes, où l'été tarde à venir, ne dure jamais longtemps, car les brouillards et le froid règnent presque toute l'année.

Il faut une vingtaine de jours pour franchir la distance qui sépare les Biaux de la Joux-Noire. Quand le père Michel y arriva, ce fut par une de ces soirées froides qui, à la montagne, font du renouveau la plus maussade des saisons. En apercevant ce val solitaire, ce lac aux ondes ardoisées et ternes, le couvent inhospitalier, le voyageur, frissonnant, resserra la ceinture de corde qui retenait sa robe de laine grossière et ne put réprimer un soupir. Vivre dans un semblable exil était vraiment, pour cet homme du Midi, une bien dure pénitence. « Plus de parfums errants, plus de chants de cigales », fit-il à haute voix, pour se donner du courage, « mais il y a encore les étoiles! »

C'était comme une fleur de lumière posée sur le ciel gris et cette corolle de feu semblait dire :

- Je suis la même partout et tu me retrouveras ici comme aux Biaux, père Michel.

Soudain réconforté, le pèlerin comprit qu'à la Joux-Noire seules les avenues du ciel étaient les jardins réservés à son âme.

- Puisque je suis ici pour faire pénitence, avait-il dit, confiez-moi une tâche qui déplaît aux autres.

On le chargea donc de ravitailler le vivier de la maison. Chaque matin, il s'embarquait sur le petit bateau à fond plat et se mettait à pêcher. L'autre rive est bordée par une haute falaise rocheuse entaillée d'une gigantesque crevasse. L'endroit, fort pittoresque, est poissonneux. Attiré tout d'abord par la pêche abondante, Michel y vint bientôt par goût ; il retrouvait là toute la fantaisie de ses rêves provençaux et en oublia parfois les offices. Alors, tout effrayé, il se frappait la poitrine en gémissant :

- Je me damne ! La pêche ne me vaut rien ; il me faut un travail plus pénible.

Pour mater sa pensée indocile, le pauvre homme demanda à être bûcheron. Il fallait justement « esserter »¹ un coin de pâturage sur la Joux d'Orient, et on lui accorda cette corvée. Elle n'était ni aisée ni agréable ; les arbres centenaires aux

¹ Esserter £= défricher

racines noueuses tenaient bon et résistaient aux coups de la hache. Quand, enfin, ces géants étaient abattus, il fallait arracher les gros troncs, enlever les quartiers de rocs qui affleurent le sol et ameubler cette terre vierge pour y semer les pois chiches avec lesquels on prépare la soupe du matin. Cette dure besogne, qui disciplinait la chair et tendait les muscles, mit fin pour un temps aux rêveries de ce fils du Midi. Rompu de fatigue, il s'endormait parfois au réfectoire sans achever son écuelle de bouillie d'avoine.

- Tu travailles trop, mon fils, disait le prieur. Ménage-toi !

Il ne répondait pas, sachant bien que ces montagnards froids, réservés et logiques ne comprendraient jamais qu'un rayon de lumière ou qu'un chant d'oiseau suffisent, parfois, à mettre une tête à l'envers.

Il besogna ainsi tout l'été. Quand vint la mi-août, le domaine du couvent se trouva quasiment doublé et, sur l'ordre du chapitre, le bûcheron dut suspendre son travail. Un dimanche après-midi, comme il faisait doux, il alla s'étendre dans l'herbe déjà émaillée de colchiques, près du mur du cimetière. La tête appuyée sur une motte, il regardait, dans le ciel, les petits nuages ronds que la bise poussait vers le sud. Subitement une nostalgie invincible le maîtrisa et ses lèvres tremblantes balbutièrent :

- Où allez-vous, nuages ? Verrez-vous, là-bas, mon doux pays de Provence ? Oh ! quand pourrais-je partir... comme vous ?

- Michel Delacque, répondit une voix, puisque tu as été fidèle, tu seras libéré de ta pénitence quand reviendront Pâques fleuries.

Stupéfait, l'homme se dressa brusquement et inspecta du regard les alentours, mais il ne s'y trouvait personne.

- J'aurai rêvé ! pensa-t-il. Pourtant c'était la voix de Miron, la nourrice, je l'ai reconnue, bien qu'elle se soit tue depuis vingt ans déjà. Pour sûr, c'était un rêve !... N'y pensons plus !

Pour changer le cours de ses pensées, le père Michel alla s'enfermer dans l'église et, agenouillé devant l'autel, il se mit à prier, mais les mots de naguère chantaient à ses oreilles aussi joyeusement que l'aubade des cigales en Provence : « A Pâques fleuries, tu seras libre ! »

Quand les premières giboulées blanchirent la vallée, ce fut une vraie souffrance pour le père Michel. Il n'était point accoutumé à un climat si rigoureux et supportait malaisément le froid vif qui suspendait les glaçons au bord du toit. Puis la discipline était rude ; au couvent, on ne chauffait pas la « poile »². De sorte qu'on ne trouvait un peu de chaleur que dans la cuisine ; il était interdit d'y séjourner.

Dans sa chambrette étroite, Michel grelottait, songeait à sa tiède Provence et, durant les longues nuitées obscures, tandis que le vent d'hiver hurlait sa plainte lugubre, il revivait les belles soirées du Midi où, à la clarté des lucioles, on s'en va par les sentiers bordés de menthes.

² Unique pièce pourvue d'un fourneau.

Cependant la monotonie de la vie quotidienne fut soudain interrompue : « Au feu! » cria un matin le frère clavandier. L'incendie venait de se déclarer chez le voisin Nicolas, un pauvre vieillard à demi paralysé, dont la chaumière était juxta le couvent. Aussitôt Michel se mit en tête du sauvetage. Au péril de sa vie, il arracha aux flammes le vieillard rhumatisant et l'apporta sain et sauf dans la cuisine du couvent. Puis, ce bel exploit achevé, Michel continua bravement à éteindre le feu. Les cheveux roussis et ses vêtements mouillés, transformés en glaçons, il rentra enfin en grelottant. Une infusion bouillante de genièvre ramena brusquement le sang à son visage.

- Tu as froid dans le dos, mon fils, dit le prier, va te coucher et tu seras mieux demain.

Mais le jour suivant il délirait et, pour le soulager, on le saigna abondamment.

Alors, dans la cellule froide et triste dont la fenêtre regarde vers l'Orient, se déroula le drame éternel qui met aux prises la vie et la mort. Cela dura de longues semaines, avec des alternatives d'espoirs, suivies de rechutes. Le malade ne se plaignait pas, mais après les accès de suffocation, il ne manquait pas de demander :

- Combien y a-t-il encore de jours jusqu'à Pâques ?

- Tu es mieux, mon fils, disait le prier, et si cela continue, tu pourras venir avec nous à l'église pour fêter la Résurrection.

Sur quoi le malade répondait en souriant, avec une faible voix lointaine :

- Oui ! je fêterai Pâques fleuries !

- Que veux-tu dire, mon fils ?... Ici, dans nos montagnes, les Pâques ne sont jamais fleuries !

Alors, avec un soupir de lassitude, le malade tournait la tête du côté du mur. « Pâques fleuries! », songeait-il. La voix aurait-elle menti ? Puis, vaincu par la faiblesse, il retombait dans une somnolence peuplée de rêves étranges où revivait tout le passé.

Vers le milieu de mars survinrent de terribles bourrasques suivies de fortes gelées. De son étroite couchette, Michel suivait du regard la danse capricieuse des flocons légers. Evidemment, c'eût été folie que d'espérer les Pâques fleuries, car la fête était proche, mais le malade n'en parlait plus.

La veille pascale, la bise soufflait en furie et le froid était si vif que la fontaine gela dans la cour. Puis, vers le matin, la tempête s'apaisa et l'aube parut dans un ciel éblouissant. Avant de se rendre à l'église pour le premier office, le prier entra chez le malade qui sommeillait à moitié sous sa peau de mouton.

- Bonnes Pâques, mon fils !...

A demi conscient, Michel bégaya :

- Pâques ! ... Est-ce bien Pâques ?

- Oui, mon fils, c'est Pâques bénies.

Complètement éveillé, le Provençal se souleva avec peine :

- Y a-t-il des fleurs, mon père ?

- Oui, mon fils ; c'est le gel qui les a mises sur les vitres. Les vois-tu, là, ces fougères de ton pays des Biaux ?

Extasié, Michel Delacque a regardé les plantes fantastiques écloses durant la nuit pour fêter son départ. Elles y sont toutes, les fleurs de sa douce Provence, et il y a aussi les autres, qu'il ne connaît pas encore, mais qu'il va trouver tout à l'heure dans les jardins du Paradis. Alors, les mains jointes, en un geste d'adoration, le mourant s'est écrié :

- Pâques fleuries !... Me voici libéré !...

Puis, comme le soleil paraissait au-dessus de la montagne, l'âme de celui qui aimait tant la lumière, fut cueillie par ce premier rayon.

Julie MEYLAN